

## Antarès au firmament des mots

*Les Cycles du Scorpion* de Jacques Renaud, Montréal, l'Hexagone, 1989, 406 p. (coll. « Rétrospective »).

*Petites Mélancolies* de Louise de gonzague Pelletier, Montréal, Triptyque, 1989, 59 p.

Jocelyne Felx

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1989). Compte rendu de [Antarès au firmament des mots / *Les Cycles du Scorpion* de Jacques Renaud, Montréal, l'Hexagone, 1989, 406 p. (coll. « Rétrospective »). / *Petites Mélancolies* de Louise de gonzague Pelletier, Montréal, Triptyque, 1989, 59 p.] *Lettres québécoises*, (56), 32–33.

Jocelyne Felx

# ANTARÈS

## au firmament des mots

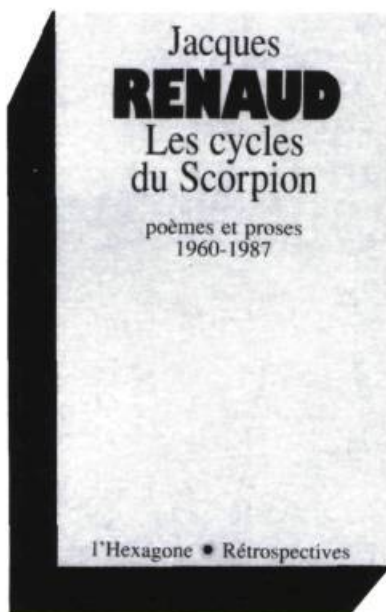
**Les Cycles du Scorpion** de Jacques Renaud, Montréal, l'Hexagone, 1989, 406 p. (coll. «Rétrospective»).

**Petites Mélancolies** de Louise de Gonzague Pelletier, Montréal, Triptyque, 1989, 59 p.

Jacques Renaud vient de publier un livre de nouvelles, *L'Espace du diable*, chez Guérin littérature, et son célèbre récit, *Le Cassé*, est paru, cette année, dans la collection Typo. À cela, il convient d'ajouter une rétrospective de poèmes et proses aux éditions de l'Hexagone dont plus de la moitié des textes sont entièrement inédits. Ce dernier livre à couverture dorée, clin d'œil à cette science occulte née de la fusion de techniques chimiques et de spéculations mystiques, renferme quelque quatre cents pages de textes écrits entre 1960 et 1987, et rassemblés sous le titre *Les Cycles du Scorpion*.

Imprimé en caractères noirs sur couverture or, le titre de cette rétrospective que précède le nom de l'auteur en capitales rouges, couleur de la supergéante de la constellation du Scorpion, Antarès, reprend, au pluriel, le titre d'un recueil de Renaud paru en 1979 aux Éditions de la Lune occidentale, maison fondée et animée par l'auteur.

Comprendre Renaud à travers ces textes, soit depuis *Électrodes*, paru en 1960, jusqu'à *Amour en son armada belle*, datant de 1987, c'est prendre conscience de la guerre particulière qui a été la sienne dans la littérature québécoise depuis *Le Cassé*, des dangers qu'elle lui a fait courir et des conséquences qu'elle a eues dans les rapports de la langue avec la vie, c'est-à-dire dans ce domaine où ici, au Québec, tout s'organise et se réorganise sans cesse. Aussi, à la lumière de l'enchaînement des poèmes, des contes et des récits sur lequel repose le présent livre, certains passages m'apparaissent-ils comme une réponse vécue, violente et détaillée à cette question qui date de 1965 :



*Mais c'est à cause de quoi  
que je te couraille partout  
liberté  
avec un style si pied? (p. 55)*

Quelle force afflue ce livre et quelle lumière le hèle? Là où d'autres présentent des œuvres, Renaud propose l'illumination pure et simple. Aussi, tantôt dérisoirement consciente, tantôt lumineusement avertie, cette œuvre, riche et fourmillante d'imaginaires, interpelle-t-elle, en certains points de son parcours, les figures de Sri Aurobindo, Elohim, Kerouac, Dieu, etc., pour en retirer, non pas la vaticination hasardée, mais avec sa finesse «paquetée dans du bagoût» (p. 54), le droit d'étirer «le cou dehors pour voir pousser au loin/ l'arbre immense/ de la sagesse et de la vie» (p. 55). Et Renaud protège ce «style si pied», auquel il aime bien succomber, d'un tribunal qui pourrait le réduire à un phénomène d'époque, ou à une surprise éphémère, le sublime. Non sans s'assurer, cependant, de plusieurs portes abouchées avec la réalité, car, ici, pour se tendre, l'esprit a besoin d'une borne et que vienne sur son chemin la bien-

heureuse opacité de l'expérience. Comme si, pour lui, l'innocence des faits était le seul remède à l'absolu, même si «the sky is peut-être la limite des questions» (p. 13). C'est donc du côté de ces portes ouvertes que Renaud va transporter la «madame mythique» (p. 14) de sa langue, avec ses lois et ses organes, la jeter dans l'espace et le temps réels pour qu'elle prenne corps, se transforme et agisse, comme en s'expulsant de sa propre mère.

Ainsi les textes de la première partie de la rétrospective, *Électrodes* excepté qui s'inscrit dans la mouvance du surréalisme des années 1950-60, se lisent sous le signe du réel. La nature, les parents, les ancêtres, l'enfance, auréolés de l'image de l'eau liée à cette «île au trésor» du roman de Robert Louis Stevenson, se lisent dans cette partie intitulée «Les Électrodes» comme autant de constellations où la disparité est rendue, à l'occasion, par les niveaux de langue :

*Viens baisser l'zipper des banques  
pour faire pisser les rondelles d'or!  
Ô mon amour, tous les trente sous qui tinteraient  
clairs comme des eaux de sources. (p. 89)*

Cependant, dès le premier texte de la seconde partie, «L'Oiseau-Pan», le ton change, et nombre d'images ne passent plus en dehors de l'ésotérisme. Dans son tracé, ce conte instaure un discours d'une grande richesse dont le sens irradie dans l'ensemble de «Black Seven», titre de l'ensemble de cette partie, tout en culminant dans ce beau texte : «Le Cycle du Scorpion». Renaud y sous-entend que par tous ses orifices, «le corps est un astre» (p. 243) : un «cri d'en bas lançant son heurtoir et ses ailes» (p. 238). La polarisation des figures dominantes du Bélier et du Scorpion, du feu et du flot, lesquelles feront l'objet de deux textes subséquents, cherche une unité dans la mer où s'abîme l'amoureuse qui suscite nombre d'images de «Black Seven», de-



venant au gré des poèmes, dame de lys, reine, Perséphone, dame de la nuit, etc.

Cette œuvre, vaguement courtoise en ces dernières années, qui rejette les chapeaux et la dictature du texte, n'est pourtant pas si étrangère à la modernité. En effet, j'ai trouvé qu'elle savait méditer d'une façon très personnelle le travail textuel et l'écriture du corps, le signifiant, l'anti-représentation et la subversion du discours. De plus, elle pousse l'indépendance ou le défi jusqu'à concevoir certains instants de sa trajectoire dans une liberté de langage toute rabelaisienne, comme pour se sentir «les deux pieds bien concrètement glissés dans [ses] bas de coton et bien d'aplomb sur le fond de ses runnings» (p. 96). Est-ce la peur de l'ennui que nous pourrions éprouver par son œuvre par trop éthérée qui incite Renaud à cultiver ses «farces plates» de «ticanes» (p. 95)? Ou l'auteur s'est-il dit qu'il n'est pas difficile de nourrir des pensées admirables, voire mystiques, lorsque les étoiles sont présentes, il est plus difficile de les garder intactes dans la petitesse des journées.

Mystique, cette œuvre? Certaines analogies y affleurent, qui présupposent, à travers la trame du monde visible, un univers invisible tendant à se manifester. Mais faut-il s'en étonner? La poésie de Renaud puise à foison ses symboles dans cette vibration créatrice, ce frisson sacré qui engendrent les grands courants spirituels : Tantra, science du Verbe, gnose du Nom, de la Lettre et du Nombre, kabbale hébraïque, numérologie sacrée...

Et la sexualité, que magnifient certains courants de spiritualité, y suscite partout des événements de sens percutants, depuis le signe astrologique du Scorpion qui gouverne les organes de la génération jusqu'à la langue, objet de transformations liées au creuset des origines. À travers elle, un certain vertige et son vide, la mort de l'égo, la découverte terrifiante de l'abandon et la prière, s'expriment, révélés par les signes du corps. Car profondément, pour Renaud, «il n'est de destin que du Corps/ Tout le reste n'est que transcendance sans vaisseau (p. 361)» :

*Et Elle ouvrait les roses, une à un en son Corps,  
conquises et possédées en la Tour sans cloisons,  
Et son périple heurtait dans les stases des ports (p. 323).*

À cet égard, la langue populaire à laquelle le nom de Renaud est si souvent associé depuis *Le Cassé*, en fuyant toute

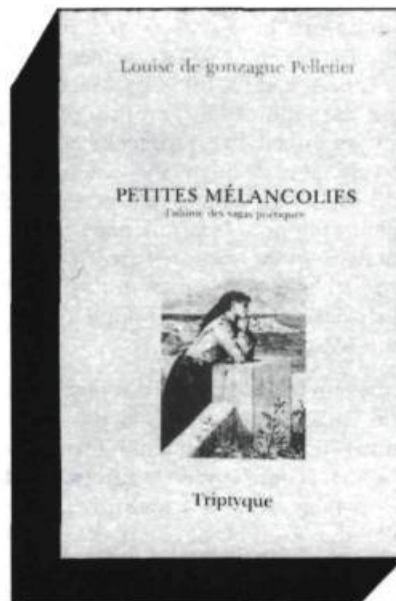
existence arbitraire et irréaliste, s'inscrit dans cette quête des origines liées à «la langue inconnue qui donne naissance à toutes les langues, l'interminable, l'éternelle langue des langues» (p. 20).

Il y a donc dans cet univers des intervalles immenses, avec des goûts pour les hauteurs. Je ne sais plus qui a dit que côtoyer l'infini rend humble, mais les œuvres de Renaud, présentées dans cette rétrospective, se ressentent de cette courbe contrastante. Force est de constater, cependant, que la vitalité de cette rétrospective repose largement sur l'enchaînement des textes qui, loin de miser sur leur autonomie, les propose comme chapitre, ou cycle, d'un immense livre qui serait le Grand Œuvre. Il y a assurément dans ce choix une transmutation qui vise à la lisibilité, l'auteur étant plus soucieux d'effacer les résistances du lecteur ou de la lectrice que de les susciter.

Enfin, qui dit **transmutation**, en physique, dit changement du numéro atomique, et existe-t-il dans ce livre un phénomène dépourvu d'une communication chiffrée, depuis l'apparat de la préface en quinze points, comme les «quinze hommes assis sur le coffre de l'homme mort» (p. 19) de *L'Île au trésor*, jusqu'aux vers syllabiques des derniers poèmes?

En conclusion, à l'intérieur de limites qui sont plutôt les frontières d'un royaume, m'est apparue la singularité bien moderne de celui qui aspire à rêver tous les instants de sa vie, à leur donner, telle Antarès en son firmament, un corps fabuleux.

\* \* \*



L'or de la mémoire aimante aussi la poésie de Louise de Gonzague Pelletier dont le travail syntaxique évoque les traits rapides d'un griffonnage à la plume. En effet, cette «saga» repose sur des impressions et des événements restitués telles les brides décousues d'un secret. Ici, cependant, c'est le soleil oriental qui embrase la mémoire, me rappelant le goût d'exotisme de tel croquis de Delacroix d'un *Arabe en prière*, ou de tel autre d'une *Course de la poudre*. Ce recueil intitulé *Petites Mélancolies*, dont chaque page compte à peine quelques vers réduits à une série d'indications elliptiques et juxtaposées, renvoie à des associations qui sont marquées par le souvenir du monde arabe et de la nature méditerranéenne :

*mon amour mon île  
les origines se dépouillent  
des hommes chantent le Coran (p. 57).*

Pourtant, loin d'être une célébration du monde, cette poésie exprime le désordre, la poussière et le fracas d'un univers frénétique et violent. On se surprend, au détour de nombre de vers, à contempler le négatif de certaines terreurs qui suggèrent, avec juste ce qu'il faut de cris, un contexte politique difficile, et l'exil :

*les mosquées touffues  
ne s'élèvent plus  
leurs songes massacrés (p. 15).*

Heureusement, il y a la fraîcheur des parfums pour pacifier la déroute, et ils sont nombreux, des figuiers aux amandiers, des pastèques aux cistes, du tilleul à l'oseille et à la mangue. La couleur et la lumière du texte ne passent pas sans ces odeurs qui semblent contenir aussi une durée, comme la madeleine chez Proust emprisonne et enveloppe, dans son volume, Combray. Au chatolement des substantifs qui suggèrent la lumière du «fol orient» (p. 12), la poète ente des épithètes comme «de longues notes grégoriennes» (p. 37), et j'avoue que dans l'ensemble, leur présence miroite encore sans rien alourdir.

À prime abord, l'exotisme oriental allié au ton elliptique ne sont pas sans me rappeler Anne-Marie Alonzo. Toutefois, la palette franche et colorée de l'auteur des *Petites Mélancolies*, plus limitée, se cantonne aux surfaces.

Enfin, si, pour Renaud, les mots naissent «un peu» du firmament, dans ce livre, un firmament naît «un peu» des mots. □